

Kathrin Schrocke

FREAK CITY

Traduit de l'allemand
par Génia Catala

LA JOIE DE LIRE 
ENC  RAGE

*Je vois que tu penses
je pense que tu sens
je sens que tu veux
mais je ne t'entends pas.*

Rien qu'un mot, Nous sommes des Héros

Un

Un homme intelligent a dit un jour qu'on pouvait bâtir quelque chose de beau avec les pierres qui se trouvaient sur notre route.

Je peux vous dire que c'est vrai. Ça m'est arrivé.

Mais ce jour-là, alors que je suivais cette fille à travers la ville en compagnie de mes deux potes préférés, je n'avais pas la moindre idée de ce qui m'attendait.

C'était pourtant si évident que j'aurais dû le voir, ça sautait aux yeux. Mais j'étais tellement à côté de mes pompes à cette époque. Malade d'amour. Paumé. Je ne comprenais rien à rien.

Au lieu de ça, comme une andouille, je lui courais après avec les deux autres, en lui lançant des grossièretés.

Je ne voyais que ce que je voulais bien voir : ses boucles sauvages, sa minijupe jaune remontée un rien trop haut. Le tatouage sur sa nuque qui disparaissait sous son t-shirt grenat.

Ses tongs vertes faisaient un bruit déchirant sur l'asphalte, elles semblaient crier pitié à chaque pas.

Il faisait trop chaud pour la saison, l'air vibrait autour de nous.

C'est de cette vibration que surgit sa fière silhouette.

Le cerveau brûlé par cette chaleur, j'étais aveugle à tout le reste.

Je ne voyais que ses boucles insolentes, ses fringues, son incroyable aplomb.

Mais les pierres qui tombaient du ciel juste à côté de moi, je ne les voyais pas.

Je ne les entendais pas non plus. Ou peut-être si.

Mon pouls battait trop vite, j'avais dû prendre ce grand tumulte pour le battement de mon cœur.

Je m'appelle Mika, j'étais en pleine adolescence.

Mon nom, en finnois, a un sens plutôt étrange : « Qui est comme Dieu ? »

Pas moi, en tout cas.

Je ne comprenais absolument rien aux femmes.

Et c'est par un lundi de juin que cette étrange histoire commença.

Deux

La fille devait être pour Calimero. C'était comme ça. Un gentlemen's agreement, un de ces plans tacites entre hommes.

C'est vrai que Baston sortait avec Helen depuis leur premier voyage scolaire. Le grand amour, des kilomètres de SMS, des heures à se tripoter dans les caves à vélos. Il était si accro à son Helen qu'il n'y avait rien à faire.

Et moi... depuis peu, j'étais un mec cassé.

Ça faisait deux semaines, trois jours et cinq heures que Sandra m'avait largué.

Sandra, n'était-ce pas une prophétesse porteuse de mort, dans la Grèce antique ? Peu importe, pour moi, elle était celle qui m'avait joué un très sale tour.

Imaginez une boule d'énergie incapable de rester en place. Une fille qui fonce à travers la vie comme une balle de ping-pong, avec un seul but, trouver son plaisir et faire tourner la tête aux pauvres mecs sans défense dans mon genre. Elle portait des cheveux courts teints en blond platine qu'elle façonnait en vagues à force de gel. Elle s'était inspirée d'une photo de Pink, et c'était sûrement la plus jolie variante des deux. Autre point commun avec son idole, elle était chanteuse dans un groupe – un groupe de collégiens c'est vrai, mais c'était un début. Après l'école, elle voulait

aller à Mannheim, à la Pop-Académie. On en avait entendu parler dans une émission à la télé.

Sandra avait du talent et elle était belle à tomber. A vrai dire, qu'elle me quitte n'avait été qu'une question de temps.

Depuis qu'elle avait rompu, une connexion dans mon cerveau avait dû lâcher. Je ne faisais rien d'autre que penser à elle vingt-quatre heures sur vingt-quatre. A ce qu'on avait fait, à ce qu'on n'avait pas fait. A ce qu'on avait prévu, ou pas prévu de faire. A ce qu'on avait dit, à ce qu'on n'avait pas dit.

Même quand il m'arrivait de ne pas penser à elle, je pensais encore à elle.

Je ruminais à n'en plus finir notre relation ratée.

J'étais complètement à bout, bon pour le cabanon, et les autres filles n'avaient plus aucun intérêt.

Si je voyais une tranche de veau, je pensais à la façon dont Sandra tenait sa fourchette.

Si je voyais un camion de meubles, je pensais au bureau qu'elle avait peinturluré de haut en bas avec un feutre, juste pour le fun.

Si je voyais le programme de cinéma de la semaine, je pensais à son film préféré.

The Holiday.

Est-ce que ça ne commençait pas avec une blonde qui mettait son mec à la porte ? C'était à prévoir.

Comme un prisonnier, je tournais en rond dans le circuit fermé de mes pensées.

Donc, Calimero serait le veinard. Il marchait entre Baston et moi, sa casquette rabattue sur les yeux. Les mains enfoncées dans les poches de son pantalon, il se pressait comme s'il était sur le point de tirer le gros lot.

Ça faisait au moins cinq minutes qu'on suivait cette fille dans la zone piétonne.

On la sifflait à tour de rôle, lâchant une remarque imbécile pour la provoquer, en roulant les mécaniques et en jouant les grandes gueules.

– Où est-ce que tu t'es acheté ce cul de rêve ? cria Baston. Calimero fit claquer sa langue.

Mais la fille était décidément trop cool. Elle poursuivait sa route en balançant les hanches. Pas une fois elle ne s'était retournée vers la bande de petits cons qui la suivaient.

C'est au carrefour que c'est arrivé.

Elle se tenait à quelques mètres devant nous.

Le feu pour les piétons était resté au vert une éternité.

– Si ça passe au rouge et que tu restes, j'ai droit à un baiser, cria Calimero.

Quelques élèves de sixième qui traînaient près d'une cabine téléphonique nous lancèrent des regards d'envie.

Le feu passa au rouge, mais la fille traversa quand même à la dernière seconde. Pourtant on entendait approcher le cinq tonnes à des kilomètres. Roulant trop vite à travers le centre-ville, il prit le virage à toute allure et s'arrêta in extremis en faisant hurler les freins. On se serait cru en plein film d'action. La scène avait quelque chose d'irréel, comme

une cascade dangereuse. Il s'en était fallu d'un cheveu qu'il écrase la fille.

Le chauffeur était à deux doigts de l'infarctus. Son visage était gris, ses yeux exorbités. Il klaxonnait comme un damné.

Mais la fille n'en avait rien à faire. Elle continuait tranquillement à marcher. La tête haute. Elle passa juste une main dans ses boucles sombres, ce qui fit grimper notre adrénaline à des hauteurs vertigineuses, au diapason du klaxon.

Une mère avec une poussette attendait à côté de nous. Son bébé hurlait comme si on l'écorchait. Les garçons près de la cabine nous regardaient avec des yeux de veaux. Et nous, pétrifiés, nous restions là, le cœur battant la chamade, pendant que le camionneur écrasait le klaxon de son poing.

Le son restait suspendu dans l'air comme une sirène, un bref instant on se serait cru en temps de guerre.

– T'es fêlée ou quoi ?

Le camionneur avait baissé sa vitre et vociférait en direction de la fille qui s'éloignait.

Y avait-il eu une hésitation dans sa démarche ? Non. Pas la moindre.

Elle en avait peut-être marre de vivre.

Elle disparut à l'angle de la rue, pendant que nous restions plantés comme des idiots sous le sémaphore, entre le camionneur hors de lui et la femme à l'enfant.

– Vous la connaissez ? nous cria l'homme. Si je l'attrape, je la dénonce.

Nous secouâmes la tête.

Le bébé se calma enfin et le camionneur continua sa route en lançant une bordée de jurons.

– Bon, en ce qui me concerne, c'est out ! dit Calimero.

Je hochai la tête, un peu sonnée. Mon regard restait accroché au loin, là où la fille avait disparu.

– Mais qu'est-ce que tu regardes ?

C'était Baston qui me fixait.

– Mais rien, murmurai-je.

Nous regagnâmes la zone piétonne et nous dirigeâmes vers un stand de glaces.

– Complètement jetée ! dit Calimero. Le genre de bonnes femmes à ne vous apporter que des emmerdes. Le genre à se jeter devant les voitures, à descendre une façade d'immeuble en rappel ou à stopper une centrale atomique. Très peu pour moi. Plutôt un nouveau rencard avec Leslie.

Leslie était dans notre classe et faisait partie d'un groupe de méditation bouddhiste. Calimero avait eu une petite histoire avec elle, à l'école primaire.

Nous éclatâmes de rire.

Moi, particulièrement fort.

C'était un miracle ! Après deux semaines, trois jours et cinq heures, j'avais enfin cessé de penser à Sandra pendant quelques minutes.

Trois

– Comment c’était, l’école ?

Ma mère était dans la cuisine en train de touiller une tonne de guacamole. La masse avait une couleur vert poison, et l’évier disparaissait sous une montagne d’écorces d’avocats.

– Oui, dis-je, comme si c’était la réponse logique à sa question.

Elle leva les yeux au plafond.

– Oh là là ! Pas tant de détails ! Un petit résumé aurait suffi.

Je l’observais. Elle en était maintenant au plat principal. Pâte feuilletée fourrée de viande hachée. Sa spécialité.

– Ben... repris-je, mais je m’arrêtai là.

J’avais passé la plus grande partie de la journée à sécher les cours. Puis à fumer avec Calimero un drôle de truc – qui avait une odeur suspecte de lavande – dans les toilettes des petits. C’était Alice, une fille en dernière année, qui nous l’avait vendu. Plus tard on s’était baladé dans le centre-ville avec Baston, et on avait pratiquement poussé sous un cinq tonnes une fille parfaitement inconnue. C’était à se demander si ma mère voulait vraiment savoir tout ça. Elle pouvait être heureuse que ma réponse en reste là.

De l’autre côté de la cuisine, je découvris la crème au chocolat.

– Tu n’y touches pas !

Ma mère me tournait le dos. Mais comment faisait-elle ? Les gens parlaient tout le temps de l’Etat Big Brother... ils n’étaient jamais venus dans notre cuisine !

– Juste une cuillère ! Je ne prends que ce qui reste sur le bord.

– Pas question !

Elle se tourna vers moi.

– Il n’y en a pas assez, de toute façon. La crème a tourné.

Ma mère était petite et faisait très jeune. Elle m’avait eu à 20 ans, pendant ses études. En réalité elle aurait voulu travailler dans l’hôtellerie, mais elle avait dû renoncer. Elle avait épousé mon père, qu’elle connaissait depuis les scouts. Après ma naissance, celui-ci avait poursuivi ses études de sport et de géographie. Un jour, ils avaient acheté une maison près de celle de mes grands-parents. Grand-mère habitait juste en face. Grand-père était mort depuis deux ans.

Après la naissance de ma sœur Iris, maman avait commencé son service traiteur. Depuis, notre cuisine ressemblait constamment à un champ de bataille et le frigo était toujours vide car, avec toutes ses préparations, ma mère en oubliait complètement de cuisiner pour sa propre famille. Auparavant, elle avait animé des réunions Tupperware pendant trois ou quatre ans.

– C’est pour qui tout ça ?

Je dévorais des yeux le dessert. Ma mère s’approcha de moi et couvrit la grande jatte d’une feuille d’aluminium.

– Pour Emile Hubert, il fête aujourd’hui ses 70 ans. Tu sais, le grand-père de Sonia qui était avec toi au club de ping-pong.

Je ne me souvenais que vaguement de Sonia. Mais de son grand-père, oui. Toute l’année, on le trouvait assis sur un banc, devant sa maison, à regarder dans le vide.

– Et il a commandé du guacamole !

Maman haussa les épaules.

– Oui, pourquoi pas ? Quand il était jeune, il rêvait d’aller au Mexique.

Emile Hubert ? J’avais beaucoup de mal à l’imaginer jeune. Et encore plus à croire qu’il ait jamais voulu quitter son banc et partir. La plupart des gens du coin vivaient là depuis toujours. Un village, relié à la ville par le métro. Moi en tout cas, une fois majeur, je me tirerais vite fait de ce trou.

Je repensai à la Pop-Académie. Il y a quelque temps, j’avais cherché des offres de travail à Mannheim, sur Internet. J’avais encore une année de collège. Mais une chose était sûre. J’allais partir avec Sandra. Et suivre une formation de technicien du son, ou un autre apprentissage, n’importe lequel. Tout ce qui comptait, c’était d’être près d’elle.

Avec notre rupture, je n’avais plus la moindre idée de ce que j’allais faire. Passer une année à l’étranger ? Faire du service civil ? L’armée ? Chercher une place d’apprentissage ? Mais quoi, et où ?

Je fus pris d'un accès de panique. Je tournai le robinet et but goulûment, penché sur l'évier.

– Tu es répugnant ! gronda ma mère. Tu aurais pu jeter les écorces avant de faire couler l'eau ! Ça va faire une horrible bouillie.

Ma petite sœur déboula dans la cuisine.

– Je peux avoir de la crème au chocolat ?

Ma mère prit un air las.

– Non. De toute façon, qu'est-ce que vous faites ici ? Allez vous planter devant la télé comme des enfants normaux et cessez de m'énervier. Je ne supporte plus ces scènes à la cuisine.

Iris pouffa.

– Sandra vient aujourd'hui ? me demanda-t-elle avec de grands yeux.

Iris aimait Sandra. Tout le monde aimait Sandra. Il était impossible de ne pas l'aimer.

– Mais je t'ai déjà expliqué que Sandra...

Je fermai le robinet. Maman avait raison. L'évier était plein d'une immonde bouillie verdâtre. C'était dégueu.

– Sandra et moi, on s'est séparés. Tu piges ?

Iris hocha la tête.

– Alors vous ne vous mariez plus !

Je regardai ma sœur, ébahi. Comme s'il avait jamais été question de mariage ! Il faut dire qu'en ce moment Iris était dans sa période romantique. Elle avait une Barbie en mariée, dans une robe de dentelle hallucinante, assortie d'un cheval

blanc qui portait une couronne rose sur la tête. Quand on lui touchait les flancs, il se mettait à jouer la marche nuptiale. Je me demandais qui inventait tout ce kitsch pour les enfants. La vie était peut-être vraiment comme ça, pour Iris. Avec des dentelles et un château de contes de fées. Avec un cheval qui ne faisait pas de crottes, mais de la musique. Il était grand temps qu'Iris se mette à grandir.

– On ne se marie plus si vite, aujourd'hui, dis-je. Sauf si on tombe enceinte et qu'on est obligés.

Ma mère, le visage fermé, enfilait le rôti haché dans le four.

– Ma Barbie est célibataire, dit Iris pour me reconforter. Si tu veux, tu peux l'épouser. Elle n'a pas encore de mari. Tu peux lui acheter un collier de fiançailles, mais alors un collier avec des diamants roses.

Je restai confondu.

– Ta Barbie est une mariée. Elle ne peut pas être célibataire, lui expliquai-je.

– Mais si ! s'entêta Iris. C'est une mariée sans mari. Elle a une bague qui brille et de la poussière d'étoiles sur ses chaussures. Et puis elle a Ricko. C'est le nom de son cheval. Ils sont grands amis.

– Tu veux dire que ta Barbie ne s'intéresse qu'à sa robe, son cheval et ses bijoux ? Mais tu n'as pas encore compris que c'est d'amour qu'il s'agit, quand on se marie ?

Par-dessus la tête d'Iris, ma mère me fixait, son index pointé sur la tempe.

– C’est une enfant ! me disait-elle avec les lèvres.

Mais à cet instant-là je n’y songeais pas. Je venais enfin de saisir ce qui intéressait les filles. En tout cas pas nous, les garçons. L’important, pour elles, c’était d’avoir l’air belle, d’être une princesse. De porter des souliers couverts de poussière d’étoiles. Nous, les hommes, on n’était que les pauvres cons dans l’histoire, ceux qui payaient les factures.

– C’est vrai, dis-je brusquement, nous les hommes, on est des cons, juste bons à payer les factures.

Ma mère tapa du poing sur la table.

– Maintenant, ça suffit ! C’est quoi, cette façon de lui parler ? Dans ma maison, on ne dit pas ces mots-là. Vraiment, qu’est-ce qui t’arrive depuis quelque temps !

Je pensai à Sandra. A cet instant, à la piscine, où elle m’avait dit qu’elle voulait en finir avec nous. L’eau, tout à coup, m’avait paru sans fond.

– Alors Sandra vient demain ? demanda Iris pleine d’espoir.

Je la regardai. Un peu de poussière scintillante s’était collée à son front. Comment avait-elle atterri là ?

– Est-ce que je ne viens pas de t’expliquer que... ?

Je fis un geste de la main.

– Oublie. Oublie ça une fois pour toutes. Et, s’il te plaît, ne prononce plus jamais le nom de Sandra !

* * *

Je filai dans ma chambre et enclenchai mon lecteur CD. Coldplay, à fond la caisse. Maman avait horreur de ça. C’était ma vengeance pour la crème au chocolat envolée.

Une famille de paysans allait se remplir la panse de crème, alors qu’il n’y avait même pas une vieille tranche de tarte pour nous, dans le frigo.

Je me jetai sur mon lit et fixai le mur. Un jour, vers Noël, on s’était soudain sentis clostros dans ma chambre, Sandra et moi, et on avait décidé de sprayer un graffiti. On était partis acheter des bombes de peinture dans un petit magasin au nord de la ville. A côté du graffiti qui représentait un jet, on pouvait lire : *Sandra & Mika forever !*

Mes parents en avaient presque eu une attaque. J’avais été privé d’argent de poche pendant trois mois. Mais ça le valait largement.

Un jour ou l’autre, j’allais devoir recouvrir cette phrase de peinture.

Sandra & Mika forever.

Les lettres s’estompèrent et la piscine me revint en mémoire. J’avais crawlé trois allers et retours le long d’un couloir, pendant que Sandra était restée presque immobile sur le dos, à nager en rond au milieu de la piscine. Des retraités s’étaient énervés.

– Allez, sors d’ici, fillette ! Si tu ne sais pas nager, va dans le bassin pour enfants !

Elle avait ignoré les deux vieux, fait comme si elle n'entendait rien, le regard fixé au plafond de la halle, flottant comme un cadavre.

J'avais fini par croiser son couloir.

– Tu rêves ?

– Non.

Elle cessa son éternelle nage en rond.

– Je réfléchis. Je crois qu'on devrait arrêter !

Elle me souriait. Un sourire à la Pink. Ses cils étaient recouverts d'une couche épaisse de rimmel. Je me demandais comment elle faisait pour que ce truc ne coule pas dans l'eau.

– Arrêter ? Arrêter quoi ?

Je pataugeais autour d'elle sans comprendre.

– Nous deux !

Elle continuait à sourire, comme pour me faire marcher. Je tombai dans le panneau.

– Quelle bonne idée. Et on resterait amis ! plaisantai-je.

Je voulus la prendre par l'épaule pour l'embrasser, mais elle me repoussa brutalement.

– Laisse-moi !

Du coup, son sourire s'était désagrégé.

– Je suis sérieuse. C'est fini. Finito. Terminé.

Mon regard se déplaça lentement vers les carreaux de la paroi d'en face. Ils étaient bleu foncé. Je commençai à les compter : 1, 2, 3, 4... Il devait y en avoir des centaines, peut-être des milliers. Le maître nageur traversa mon champ de vision. Plus loin, à côté du palmier en plastique, une

banderole publicitaire annonçait les soldes d'un magasin d'articles de bain. Je regardai à nouveau Sandra. Son bikini, en tissu zébré, était incrusté de petites pierres scintillantes. Même son maillot de bain semblait sorti tout droit d'une collection pour futures stars. Où donc allait l'autre, la véritable Pink, quand elle avait envie de nager ? Dans la plus proche piscine publique ? A crawler nonchalamment le long des couloirs, après avoir enfilé un de ses bikinis superchic ? Sûrement pas. Pink devait avoir sa propre piscine dans le sous-sol de sa villa. Où elle barbotait avec Christina, Paris et toutes ces filles pleines aux as, en faisant des commentaires sur les mecs qu'elles avaient l'intention de larguer.

– Qu'est-ce que tu en dis ?

La voix de Sandra me catapulta dans l'ici et maintenant. L'odeur âcre du chlore monta dans mes narines. Trois retraités pareils à des tortues centenaires passèrent au ralenti à côté de nous. Quelque part des enfants criaient. De la musique de grand magasin se déversait des haut-parleurs au-dessus de nous, ce qui m'avait complètement échappé auparavant.

Somewhere over the rainbow...

Une douche cracha son eau.

– Mais qu'est-ce que tu veux que j'en dise ?

Je la fixais, complètement abasourdi.

– On avait prévu de se faire une chouette après-midi. Et maintenant tu décides qu'on se quitte. C'est plutôt rapide comme changement, tu trouves pas ? Enfin, je veux dire...

Je cessai mes battements automatiques et me laissai couler dans l'eau jusqu'à ce qu'elle se referme sur moi.

Là, tout était silencieux. Pas de *over the rainbow* déversé par les haut-parleurs. Pas de cris d'enfants. Pas de Sandra qui me lançait à la tête des phrases qui m'embrouillaient et dont je ne savais que faire.

L'air me manqua et je remontai à la surface.

– N'essaie pas d'esquiver ! me lança Sandra.

Son rimmel avait tout de même coulé. Une petite goutte sombre perlait au coin de son œil gauche et glissait lentement.

– Je... je n'esquive rien du tout ! bégayai-je. Je cherche la caméra cachée. Comme il n'y en a pas au-dessus de nous, elle doit être dessous.

– On a eu une année si chouette tous les deux ! reprit Sandra, c'est le moment idéal pour se quitter. Comme ça on n'aura que des bons souvenirs.

Je pensai au graffiti sur le mur de ma chambre. A mon bureau décoré de feutre rouge. Je pensai à notre matelas isotherme du Rock au Parc, à la guirlande d'ampoules que nous avions achetée au Tollwood Festival. A nos après-midi au centre de loisirs.

Je repensai à la nuit que nous avons passée sous la tente, dans le jardin de ses grands-parents, la première fois que nous avons couché ensemble.

Une bonne année ? Pour moi, c'était le début d'une nouvelle vie.

– En fait, je trouverais bien de se quitter avant de s'ennuyer.

Sandra se mit à nager vers l'escalier. Je la suivis.

– Mais je ne m'ennuie pas du tout, moi ! lui criai-je. Pas une seconde !

Ce n'était pas cent pour cent vrai. Il m'arrivait de m'ennuyer ferme. Quand elle me traînait en ville, de boutique en boutique, et que j'attendais des heures devant les cabines. Quand elle donnait un concert dans une école, et qu'elle avait ensuite de longues discussions avec les membres d'autres groupes, sans daigner me lancer un regard. Une ou deux fois elle m'avait même fait faux bond et je l'avais attendue une éternité pour rien dans un bar.

Sandra sortit de l'eau. Elle s'assit sur le bord de pierre chauffé par le soleil et étendit ses jambes. Elle frissonna.

– Je ne sais pas, soupira-t-elle, je me dis que la vie, ça ne peut pas être que ça !

Qu'est-ce que je pouvais bien répondre ?

– On est encore si jeunes, tous les deux. Tu n'as jamais eu envie de connaître quelqu'un d'autre ? dit-elle en grignotant un ongle mauve.

Je secouai la tête. Sandra me regarda avec pitié.

– Tu as quelqu'un d'autre ? demandai-je d'une voix étranglée.

Sandra sourit à nouveau.

– N'importe quoi. Bien sûr que non.

Je vidai l'air de mes poumons... même si ça ne changeait rien au fait qu'elle voulait me jeter. Elle parlait sérieusement, j'avais fini par le comprendre pendant qu'on nageait vers le bord du bassin.

Elle posa sa main froide sur mon bras.

– Ne prends pas ça pour toi, Mika ! Je te trouve vraiment chouette. Et malgré tout on se comprend super bien. On peut rester amis.

Elle s'était levée et je m'étais retrouvé seul au bord de la piscine.

Quelqu'un me tira par la manche.

– Iris !

Je fus brusquement arraché à mes pensées. Toute ma chambre résonnait de la musique de Coldplay. Ça devait faire dix minutes que je fixais les lettres sur le mur.

Ma sœur mâchait un chewing-gum rose et me regardait avec curiosité.

J'essayai rapidement mes yeux.

– Tu pleures ?

Son chewing-gum répandait un parfum artificiel de fraise dans la chambre.

– Non, rétorquai-je. Les garçons ne pleurent pas. Ils n'ont pas de glandes lacrymales. Ton prof de biologie ne te l'a pas expliqué ?

Elle secoua la tête.

– On n'a pas de biologie, on n'a des leçons de choses. Et là on ne nous parle que de grenouilles.

Je me redressai.

– Et puis frappe avant d'entrer ! lui lançai-je un peu trop violemment. Je te l'ai déjà dit un million de fois !

– Mais j'ai frappé ! dit-elle avec véhémence. Trois fois !

– Quand on a frappé, on attend qu'on nous dise d'entrer ! la sermonnai-je. Et si on ne vous invite pas à entrer, on se tire. C'est ce qu'on appelle la politesse, tu saisis ?

Pour moi, mes parents avaient totalement abdiqué en ce qui concernait l'éducation de leur fille.

Je baissai le son avec la télécommande.

– Je peux écouter Benjamin Blümchen dans ta chambre ? dit-elle en étirant un long fil rose de sa bouche.

– Non.

C'était moche de ma part. Mais si je l'avais laissée faire, elle aurait passé son temps à traîner dans ma chambre, dessiner à mon bureau, mettre en scène ses Barbies sur mon lit et torturer mon nouveau lecteur avec Benjamin Blümchen.

– Qu'est-ce que vous avez fait à l'école aujourd'hui ? demandai-je dans un effort de conciliation.

Je voulais bien être un bon frère, mais pas à n'importe quel prix.

– Apprentissage des règles de la circulation, me répondit-elle d'un ton meurtri.

Je repensai à la fille aux longues boucles de cet après-midi. A l'instant où elle avait failli passer sous le camion.

Quelque chose en elle m'avait plu, bien qu'elle soit d'un tout autre genre que Sandra.

– Que fais-tu quand le feu passe au rouge ? demandai-je.

– On ne bouge pas ! dit-elle comme un petit automate.

– Et quand c'est en train de passer au rouge ?

La question était délicate. Iris réfléchit.

– On a juste le temps de courir de l'autre côté ?

– Non !!!

Je la regardai sévèrement. A la pensée qu'Iris aurait un jour mon âge, je fus presque pris d'angoisse. Je l'imaginai dans quelques années marchant dans la rue, avec des gars à ses trousses qui lui lanceraient des grossièretés. Ou presque renversée par une voiture pour échapper à une bande de petits cons qui lui courraient après.

En fait, tout ça n'avait été qu'une plaisanterie. On n'avait pas vraiment harcelé la fille. On l'avait juste suivie...

– Quand un jour des garçons te suivront...

Iris me regarda avec de grands yeux.

– Les garçons sont bêtes.

– Oui, d'accord. Mais un jour, peut-être que tu verras ça différemment. Et quand des garçons te suivront en te criant des choses... ce n'est pas qu'ils les pensent vraiment. Ils font ça juste pour essayer de t'énervier.

– Les garçons sont bêtes, répéta Iris.

– O.K., ça va, soupirai-je. Mais souviens-toi d'une chose : ne porte jamais de minijupes !

Iris continuait à mâcher sans comprendre.

– Tu m'as déjà acheté mon album ?

Elle fit une bulle.

– Quel album ?

– Mais pour mon anniversaire, samedi !

Tout d'un coup ça me revint. Samedi, Iris aurait sept ans et j'avais promis de lui acheter un de ces albums de souvenirs où les copains collent des photos ou écrivent des poèmes.

– Soit celui de la princesse Lillifée, celui de Diddl ou d'Ariel la petite sirène, énuméra-t-elle.

– Mmh.

N'y avait-il plus d'albums de souvenirs normaux ? Quand j'étais à l'école primaire, les couvertures des albums représentaient des chiots ou des enfants.

– Si tu veux, tu peux le commander sur Internet ! reprit Iris. Chez Amazon.

Je la regardai, désarçonné. Mon Dieu, où était donc passée l'enfance ?

– Non ! répondis-je. Je l'achèterai en ville. Est-ce que je peux en choisir un moi-même ou faut-il vraiment que ce soit un de ces trucs de marque ?

Iris eut un soupir.

– Tu sais, tentai-je de lui expliquer, tout le monde a ce genre d'album Diddl, ou Lillifée.

– Justement. Moi j'en ai pas encore !

Elle sortit de ma chambre et je remontai le son.